



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

LA couleur orange domine beaucoup dans les robes nouvelles. Elle sert de fond à des dessins noirs, verts ou bariolés de diverses nuances. Les dessins de cette année sont assez confus, soit qu'ils représentent des bouquets ou dessins de fantaisie.

**ROBES.**—Beaucoup de robes en étoffes de soie ont leurs pélerines garnies d'une blonde ou d'une dentelle noire. Cettemode se prolongera tout l'été. Un collet carré rabat sur la pélerine.

— Les robes ouvertes sont de très-bon goût. Elles peuvent se porter même en grande toilette, ainsi qu'on a pu en juger par la gravure de notre dernier Numéro.

— Les manches n'ont point subi de changements, seulement lorsqu'elles appartiennent à des robes parées, on peut orner les manches de nœuds qui se prolongent en dedans du bras, depuis la saignée jusqu'au poignet.

— Les redingotes en gros de Naples

uni, brodées tout autour en soie nuancée de la même couleur que l'étoffe, sont toujours de mode. Une redingote destinée à une corbeille de noce, était en moire rosée, brodée à l'entour d'une guirlande d'œillets en soie plate, blanche. Elle était doublée en taffetas blanc et la pélerine garnie d'une blonde blanche.

— Sur des robes en foulards ou chalys, on voit des pélerines pareilles à la robe. Les bouts qui sont longs sur le devant, sont terminés par un nœud de rubans assortis à celui placé autour du cou.

— Une robe en pou de soie lilas, vient d'être confectionnée dans une forme assez neuve. Le corsage décolleté était plat sur le dos, et lacé par-devant au milieu de la poitrine; le bas du lacet, qui s'arrêtait à la pointe du corsage, se terminait par un nœud de gance, terminé aussi par de jolis glands. Un nœud semblable était au haut du corsage; l'un et l'autre semblaient être faits par la gance même qui lacait le corsage. Une mantille de dentelle noire rassemblée au milieu de la poitrine,



s'élargissait graduellement vers les épaules, sur lesquelles elle retombait assez bas.

— Une robe en soie chinée avait une pélerine à quatre pointes en étoffe pareille à la robe. Une de ces pointes terminait la pélerine au bas du dos, et était ornée d'un nœud de ruban qui formait ceinture. Au bout de chacune des pointes retombant sur les manches, était aussi un nœud, et enfin un quatrième nœud se trouvait par-devant au bas de la taille, et correspondant à d'autres nœuds placés sur le devant de la poitrine, comme pour fermer le corsage.

— Les robes à corsage drapé, destinées à être portées avec des chemisettes suisses en dedans, sont très-nombreuses.

CHAPEAUX. — Beaucoup de chapeaux sont de nuances paille, lilas ou vert-clair. On en voit en gros de Naples glacé à reflet.

— Les rubans qui ornent les chapeaux sont plus souvent en taffetas qu'en gaze. Cependant on en voit dans ce dernier genre qui sont très-riches en dessins brochés et imitent la blonde à s'y méprendre.

— Les ruches dont on bordait le tour des chapeaux sont beaucoup moins nombreuses. On reprend toujours les petites blondes qui, placées avec goût dans l'intérieur de la passe, sont si avantageuses à la physionomie.

— Dessous leurs chapeaux, quelques femmes mettent en guise de bonnet une blonde tendue sur le front comme un bandeau qui descend jusqu'aux sourcils. Des deux côtés la blonde est froncée presque en touffes, ou forme une coquille relevée par les cheveux. Cette fantaisie sied très-bien à beaucoup de femmes.

— M<sup>lle</sup> Beaudrant a fait des modes charmantes pour l'époque de Longchamp. Le choix des blondes et des fleurs qu'elle emploie dans ses chapeaux leur donne une légèreté et une fraîcheur toutes vaporeuses. — Elle s'est particulièrement distinguée par des capotes en gaze lisse doublées en gros de Naples rose ou lilas,

garnies de rubans en gaze à carreaux roses et blanes, ou lilas et blanc glacé, et de bouquets charmans. On a vu aussi chez elle des capotes en organdi clair, doublées de soie rose ornées d'une crête en point d'Angleterre, soutenues par une branche de roses. Autour de la capote un demi-voile en point d'Angleterre.

— Les plumes varient non-seulement de nuances, mais dans leurs qualités. C'est ainsi que sur un chapeau en paille de riz, on voit un bouquet mélangé de plumes plates et d'aigrettes ou d'esprits. Des bouquets de plumes de paon entremêlés de marabouts. — On remarque aussi des plumes d'autruche nuancées de diverses couleurs à partir du pied jusqu'à la pointe. Une de ces plumes divisée en trois couleurs, paille, rose et blanc, placée sur un chapeau de paille de riz orné de rubans également nuancés dans la couleur de la plume, a été trouvé très-joli.

— On voit aussi des plumes d'autruche au bord desquelles sont attachés des brins de marabouts. Une plume blanche frangée ainsi en marabouts rose est charmante.

— Nous avons vu un chapeau en paille de riz orné dans l'intérieur de la passe de petites blondes roses, qui formaient aussi les brides.

— On emploie beaucoup de fleurs des champs. Des bouquets mélangés sont à la mode. Sur une capote en crêpe blanc, ornée d'un voile de blonde, trois roses, dont l'une était rosée, l'autre jaune, et la troisième noire, faisaient un ornement parfait.

— On a remarqué dans les modes de Longchamp, beaucoup de chapeaux et de robes en étoffes de soie *gaufree et moirée, à raies et unies*, qui font honneur à l'industrie lyonnaise.





LA

## LAMPE DE SAINT-JUST.

Il n'y a pas un siècle que dans l'église de Saint-Just de Narbonne, au milieu de la chapelle qui se trouve à droite du tombeau de Philippe-le-Hardi, brûlait nuit et jour une magnifique lampe d'argent. Cette lampe était constamment alimentée d'huile odorante, et qui devait être de pure olive. Le soin de cette lampe n'était pas confié aux mains grossières des bedeaux et de leurs valets : un jeune abbé était ordinairement commis au soin de sa propreté et de son éclat. Cette lampe magnifique fut volée vers l'an 1734, et fut remplacée par un cierge qu'on devait également entretenir allumé sans interruption; mais le cierge n'excita plus l'adoration des fidèles comme faisait la lampe précieuse, et il disparut complètement vers l'an 1750. Il existe cependant encore quelques vieillards qui se rappellent l'avoir vu, et qui m'en ont parlé. Voici ce que j'ai pu découvrir de plus certain sur l'origine et la fondation de cette lampe :

Le 12 février 1347, vers minuit, un jeune chevalier de dix-neuf ans à peine, suivi de quatre glaives ou hommes d'armes à cheval, s'arrêta devant la porte de Lubiano Marrechi, Italien-Lombard, commerçant établi dans la ville de Narbonne. Comme la porte ne s'ouvrit par dès le premier appel, les hommes d'armes se mirent en devoir de la briser; mais aussitôt la clé tourna dans la serrure, et le chevalier et ses hommes entrèrent dans une salle pauvrement éclairée. Celui qui leur avait ouvert était un petit vieillard d'un aspect assez commun, ayant, comme tous ceux de sa profession, l'œil alerte et inquiet. Il semblait vouloir regarder à-la-fois tous les visages et toutes les mains, pour pénétrer les uns et surveiller les autres. Au moment

où les glaives entrèrent par la porte de la rue, une jeune fille à demi vêtue s'élança de la porte opposée, et courant vers le chevalier, elle se jeta à son cou avec un cri de joie, et en disant :

— C'est donc toi, mon Joëz! ah! je t'attendais, et j'ai reconnu de loin le pas de ton cheval et celui de tes mules.

Elle avait à peine dit ces mots qu'elle se recula avec effroi, car l'acier poli de la cuirasse du chevalier avait glacé sa jeune et tiède poitrine et meurtri sa peau blanche et délicate. Elle considéra l'étranger et se laissa tomber sur un siège étroit de cuir noir, en disant avec stupéfaction :

— Ah! ce n'est pas Joëz!

— Non, répondit le chevalier, je ne suis pas Joëz de Cordoue, le beau marchand de laines pourpres, et je n'apporte point de magnifiques présens à ma fiancée Diana Marrechi. Je suis Jean de Lille-Jourdain, et je viens exécuter les ordres du roi de France.

— C'est bien! reprit le vieux marchand; rentrez dans votre chambre, Diana; je suffirai, je pense, à faire les honneurs de notre maison au sire de Lille-Jourdain.

— C'est inutile, reprit celui-ci, car, à partir de ce moment, ni toi ni aucun des tiens n'avez plus ni chambre ni maison. Toutes vos personnes sont saisies et tous vos biens sont confisqués.

— Tu déliras, s'écria Marrechi en portant sa lampe au visage de Jean, ou plutôt tu n'es qu'un enfant qui joues à un mauvais jeu. Prends garde, nous sommes sous la protection des consuls de la ville, et leurs sergens d'armes ont puni plus d'un chevalier banneret d'avoir méconnu leur sceau. Le voici au pied de la permission qui, moyennant dix écus d'or, m'est concédée de vendre et d'acheter toutes sortes d'objets à mon plaisir. Retire-toi donc, si tu ne veux que j'appelle les bourgeois et te fasse un mauvais parti.

— Sus, mes fils, dit le jeune homme à ses soldats; faites comprendre à ce Lombard qu'il plaît au roi Philippe de



s'emparer de tous ses biens pour s'indemniser des aides que lui ont refusées les états de la Langue-d'Oc.

Les soldats obéirent, et garrottèrent le vieillard. Il ne pouvait s'imaginer que ce qui se passait fût une réalité, tant le secret de cette mesure avait été gardé, et tant elle arrivait foudroyante et imprévue. Diana, aussi immobile que son père, le corps à peine couvert d'une légère toile de lin, ne sentait ni le vent piquant qui collait son vêtement sur ses formes pures et sveltes, ni le froid des dalles qui glaçait ses pieds ; elle ne pensait pas qu'elle était exposée presque nue aux regards d'un étranger ; elle regardait Jean d'un œil fixe et presque insensé, et pendant ce tems son père s'écriait avec désespoir :

— Ah ! miséricorde divine, qu'allons-nous devenir ?

— Le voici, répondit le chevalier ; toi, comme chef de la famille, tu seras enfermé, avec tous les Lombards du pays, dans un cachot bien obscur, où tu pourras jusqu'à ce qu'il plaise à monseigneur le roi de t'en faire sortir.

— Et ma maison ? dit le vieillard, que deviendra ma maison ? mes trésors, mes marchandises, privés de mes soins, que deviendront-ils ?

— Ta maison ! répartit le chevalier, nous allons en prendre les clés ; nous la fermerons, et je te réponds que les commissaires du roi ne laisseront rien perdre de ce qui s'y trouve.

— Juste ciel ! s'écria le vieillard, pour qui les malheurs se succédaient si rapidement qu'il n'avait pas le tems d'en mesurer l'horreur, et ma fille, mon enfant ?

— Ta fille sera chassée de la ville avec les autres.

— Chassée ! répéta le vieillard en se tordant dans ses liens.

— Chassée à l'instant même, reprit Jean sans s'émouvoir.

Diana, arrachée à son immobilité par cette terrible parole, se leva soudainement ; et prenant le chevalier par le bras avec un

mouvement convulsif, en le regardant en face, elle lui dit :

— Et où veux-tu donc que Joëz me trouve, si tu me chasses d'ici ?

Jean de Lille-Jourdain ne put s'empêcher de regarder Diana avec une sorte d'intérêt. En effet, elle était belle de toute la beauté du sang italien ; ses cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules ; sa poitrine haletait ; ses yeux respiraient une superbe résolution.

— Ma foi ! Joëz la trouvera où il pourra, dit un des hommes d'armes ; mais n'oubliez pas, sire Jean, que nous avons treize expéditions pareilles à celle-ci à faire pour cette nuit, et que nous n'en finirons pas si nous nous arrêtons aux larmes de tous les Lombards que nous avons à chasser.

— Tu as raison, dit le chevalier pensif ; allons, jeune fille, apprêtez-vous, on va vous conduire à la porte de la ville.

— Par la nuit et le froid, dit Lubiano, c'est tuer cette enfant ; miséricorde pour elle ! miséricorde, monseigneur ! ne la chassez pas de la ville !

— Oh ! ne me chasse pas ! s'écria Diana à genoux ; laisse-moi cette nuit dans Narbonne : je la passerai sur la pierre de notre seuil, muette et couchée comme un mort ; je ne dirai rien. Sur le salut de mon âme, j'attendrai Joëz, voilà tout ; je l'attendrai toute la nuit ; et s'il n'est pas venu au jour, comme je serai sans doute tout-à-fait morte de douleur et de froid, l'on ne pourra vous accuser, en voyant mon cadavre, de ne pas avoir rempli votre devoir et d'avoir eu pitié de moi.

Jean était prêt de s'attendrir. Tout-à-coup un bruit de chevaux se fit entendre. Diana s'élança vers la porte, mais la lueur des torches la fit rentrer ; et la voix insolente du Galois de la Baume jeta de la rue ces paroles au jeune chevalier :

— Ah ! l'on voit bien que nous sommes au quartier du sire de Lille-Jourdain. Rien ne le presse d'obéir, et il suit l'exemple de son père dans l'exécution des or-



dres du roi. Que Dieu prenne les traîtres en pitié!

Et il repartit au trot de ses chevaux.

Jean comprit que le Galois de la Baume, qui avait dénoncé son père pour lui ravir sa lieutenance générale du comté de Narbonne, ne manquerait pas d'ajouter cette accusation à toutes celles qu'il avait inventées. Il détourna donc ses regards de la jeune fille, et cria à ses hommes d'armes d'en finir. Diana, s'attachant à lui, poussait de vifs sanglots, et lui demandait à genoux de la tuer et de ne pas la chasser ainsi; mais il la repoussa rudement. Elle tomba presque évanouie sur le sol. Les soldats l'emportèrent hors de la maison, ainsi que le vieux Lubiano.

— Adieu! ma fille, adieu! criait le vieillard; devais-tu mourir avant moi!

A ce mot, la jeune fille se releva, et mesurant Jean d'un œil de mépris, répondit à son père d'un ton calme et assuré:

— Mon père, je ne veux plus mourir!

Jean ne comprit pas le sens de ces paroles, et le vieux marchand n'y vit qu'une vaine menace. On les sépara.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

## Mort d'Hoffmann.

La mort d'Hoffmann a été un deuil pour l'Allemagne, et sa vie répétée dans tous les journaux peut faire comprendre l'intérêt qu'inspirait ce piquant romancier. *Le Cabinet de Lecture*, dont les articles se distinguent toujours par le mérite de l'actualité, et qui peut être regardé aujourd'hui comme une bibliothèque périodique pour nos salons, a rendu un compte de la vie d'Hoffmann, dont nous ne pouvons ici offrir qu'une courte citation.

« Un de ses amis va un jour le voir, il le trouve tourmenté par un rhume affreux. Le médecin arrive, s'inquiète de son état,

il lui recommande avec les plus grandes instances de ne pas sortir, et surtout de ne pas boire. Hoffmann répond comme un enfant docile, et se soumet à tout ce qu'on lui ordonne. A peine le médecin est-il parti, il jette là sa robe de chambre, ses pantoufles, son bonnet fourré, s'habille et se dispose à sortir.

« — Mais, lui dit son ami, sais-tu comme tu vas aggraver ton mal?

« — Bah! répondit Hoffmann, ce n'est rien. Et notre bon tavernier Luther a maintenant en réserve les meilleures bouteilles de Rüdesheim qui aient jamais carcassé le palais d'un mortel. Allons.

« Et imposant silence à toutes les observations, Hoffmann part, et entraîne son ami dans sa cave favorite.

« Là, Luther fait un grand salut, et s'en va aussitôt déterrer ses vieilles bouteilles.

« — Ah ça, Luther, dit Hoffmann en touchant le précieux cristal, j'espère que vous n'avez point fait de réformation?

« — Dieu m'en préserve, répond le digne aubergiste.

« Et Hoffmann boit, oublie sa douleur, étouffe son rhume, donne carrière à son imagination, et il sort de là l'œil vif, la tête levée, le sourire sur les lèvres; jamais il n'avait eu tant d'esprit.

« Quelquefois c'était d'un salon où il avait été long-tems à l'avance, c'était d'une société où l'on s'empressait de l'accueillir, qu'il s'arrachait tout-à-coup pour venir en enlote et en bas de soie reprendre place dans sa cave chérie. Là se réunissaient auprès de lui Contessa, Korreff, Hitzig. Là venaient aussi des étrangers qui, attirés par sa réputation, voulaient le voir dans sa retraite favorite, dans le temple de ses élucubrations poétiques.

« Là, Hoffmann, dégagé de soucis, enveloppé de fumée de tabac, échauffé par l'atmosphère de la cave autant que par la liqueur qu'il savoure, Hoffmann, libre, joyeux, se livre à toute la jovialité de son humeur, s'abandonne à tous les caprices



de son esprit. Les mots piquans se succèdent sans interruption, la conversation pétillante, étincelle.

» Malheur aux personnages vulgaires, aux figures malvenantes qui ont passé ce soir-là sous ses yeux. Il contourne leurs vêtements, il allonge leurs traits, il prend, pour les livrer à ses amis, la parole, le crayon, les gestes. Puis, peut-être un souvenir revient qui l'arrache à ses folles plaisanteries, une pensée renaît dans son ame qui glace le rire sur ses lèvres, qui jette un voile sur son front, qui le porte à rentrer en lui-même et à rêver. Alors il y a quelque chose de bien intéressant dans cette mélancolie ; car c'est la mélancolie d'une ame tendre et poétique qui s'était ouverte de bonne heure aux impressions profondes et sérieuses, et qui n'est tombée dans cette insouciance, dans cette habitude de moquerie, qu'après avoir long-tems essayé les sentimens vrais et passionnés.

» Sept années se passent à Berlin, pour Hoffmann, pleines de repos, de jouissances d'artiste, de satisfaction dont il doit sentir tout le prix, car il les a long-tems attendues. Les libraires viennent maintenant solliciter la faveur d'éditer ses œuvres ; Berlin a reconnu le trésor qu'elle possède en lui, l'Allemagne a reconnu son romancier. A toutes ces joies ajoutez celle d'un intérieur doux et paisible, celle que lui cause la réunion de trois ou quatre amis, au milieu desquels il se trouve si bien. Aussi Hoffmann s'est repris à la vie, il l'aime cette vie qu'il eût tant voulu pouvoir abdiquer autrefois ; il la goûte à présent dans toute sa plénitude, il ne s'en rassasie pas, et il dit qu'au prix de la vie tous les autres biens sont peu de chose.

» Hélas ! il devait encore en connaître les atroces douleurs, il devait se trainer, sans force et sans moyen de guérison, dans une effroyable situation entre l'existence et la mort.

» Vous savez comment il achève de vivre : vous savez que, lorsque les méde-

cins lui eurent passé un fer chaud sur l'épine du dos, il se mit un instant après à en plaisanter avec ses amis, et leur dit qu'on l'avait plombé pour qu'il n'arrivât pas en enfer comme un objet de contrebande.

» Alors il espérait encore revenir à la vie. Il dictait de nouveaux contes à son secrétaire, il songeait à un opéra qui devait surpasser Undine.

» Puis, enfin, quand le dernier moment est venu, quand il ne peut plus s'abuser sur son état, il se penche vers sa femme et lui dit : Il faut pourtant songer à Dieu.

## UNE FOUILLE.

Non loin de la route et à cinq lieues de Troyes, est Romilly, grand village, habité par d'honnêtes industriels, qui, du matin au soir, font crier leurs agaçans métiers, pour vendre à toute cette partie de la Champagne, des bas et des bonnets de coton.

Ce bruit-là n'est point agréable : pourtant j'aime Romilly.

C'est que, après avoir traversé la place de l'église et l'étroite rue du Presbytère, on y entre dans un parc délicieux.

Bosquets pittoresques et rêveurs, qui s'étendent jusqu'aux rives de la Seine, et l'accompagnent dans sa course solitaire, pour la voir grandir : car, à Romilly, la Seine est bien petite ; le berger la franchit d'un bond ; et la barque la plus frêle, la plus svelte, n'ose pas confier ses planches légères à ce ruisseau, qui s'épure à travers le sable.

Ce parc est charmant. Au milieu, se cache une modeste et fraîche habitation, dans un flot ceint d'une guirlande d'antiques et larges saules, d'où la vue contemple une immense pièce d'eau, qui, à l'est, se déroule et tombe en cascades, blanches d'écume, scintillantes au soleil ;



et à l'ouest, dort paisible comme un lac argenté par les caresses de la lune.

Vous voyez que l'on doit aimer ce pays-là. Aussi, je l'aime : je l'adorerais, avec un peu de bonne volonté ; mais je suis un barbare. On ne saurait me convertir au moyen-âge.

Dans cette vieille province de France, le moyen-âge abonde. Autour de Romilly, le voyageur heurte, à chaque pas, les siècles renversés par d'autres siècles, qui ne sont plus que des décombres. Les ruines s'entassent.

Là, vous causez avec les souvenirs de Mérovée, de Clodomir et de Saint-Louis.

Du milieu des pierres qui se rongent, vous évoquez les ombres de Saint-Bernard, d'Héloïse et de son amant.

Thibaud de Champagne, ses amours et ses vers ; les Bohémiens, leurs danses et leurs incendies ; les chevaliers, leurs tournois et leurs croisades ; les moines, leurs vices et leur théocratie : vous contemplez, vous entendez tout cela.

Notre antique histoire se lève, prend un corps, se hausse en fantôme, et se glisse le long des ruines.

Le flux des siècles dépose à vos pieds les acteurs du drame joué autrefois sur la scène du monde ; puis, le reflux venant à les emporter, votre œil voit la nain que l'on écrasait, en ce tems-là, sous les planches du théâtre. A travers les fentes, le nain se montre. Le voilà ! C'est le peuple. A lui maintenant les grands rôles !

Retournons aux ruines.

Un jeune homme de beaucoup d'esprit et de talent, mais qui avait la maladie, la monomanie, la fureur du moyen-âge, séjournait, il y a quelques années, à Romilly.

Pour exhumer, disait-il, les précieux lambeaux des mœurs antiques et des arts, qui sont, comme on le sait et comme on le voit, l'expression des mœurs, il entreprit des fouilles.

C'est-à-dire qu'il perdit son tems et son argent.

Mais le paradoxe ne se décourage pas. Audacieux, il brise les obstacles ; patient, il les surmonte.

Notre antiquaire ne brisa rien, ne surmonta rien ; seulement, advint qu'un soir il déterra un petit coffre, peu de chose, en vérité.

Bon jeune homme ! Il regarde, il embrasse le petit coffre ; il pleure en regardant, en embrassant le petit coffre. Puis, aussi rapide qu'un voleur éperonné par sa conscience, il fuit avec son trésor... Mais il court !... pensant que tous les gendarmes du XV<sup>e</sup> siècle sont à sa poursuite.

Il conta la chose. Les notables du village furent priés d'assister à l'ouverture du petit coffre.

Profond silence, bouches béantes, grands yeux, mines attentives, avides, longues de curiosité, quinze personnes en cercle, et au milieu, le jeune homme, au front en sueur, aux cheveux hérissés, aux joues pâles. C'était à peindre et à dépeindre.

Le petit coffre fut ouvert : il ne contenait rien.

Soyons de notre siècle.

DANDY.

## Album.

S'il est un plaisir neuf et piquant ce doit être celui qu'éprouvent des gens du grand monde qui se trouvent incognito sur la scène de l'Opéra, au milieu d'une grande représentation. Pendant un instant, il n'est plus pour eux d'aïeux à seize quartiers, ni d'écussons armoirés, ni de hauts parens marquans dans l'armée ou la diplomatie ; ils ont rompu avec la monotonie d'une noble vie ou d'une riche existence bourgeoise. Ils viennent de s'im-



proviser tout-à-coup une destinée d'artiste. Ils se croient une célébrité de théâtre, ils s'approprient des bravos et des applaudissemens. Ces illusions, quelques personnes d'un rang distingué dans la société, ont voulu se les procurer à l'une des dernières représentations de *Gustave*. Sous des costumes de dominos roses, certains noms très-connus se sont mêlés au groupe de masques, et ont défilé dans la brillante *galopade* du ballet de *Gustave*.—Nombre de demandes sont faites, dit-on, au Directeur, pour avoir l'autorisation de figurer dans les prochaines représentations.

— Le troisième Numéro du *Journal des Demoiselles* est venu consolider le succès qui a signalé le début de cette utile et intéressante publication. Les difficultés attachées à un genre de littérature où tout doit être instructif et amusant, chaste et piquant, ne pouvaient se vaincre que par la coopération de talens capables de sentir toute l'importance de la tâche qui leur était confiée. Il fallait pour base de ce nouveau recueil, le respect envers les vertus qui appartiennent aux jeunes ames que n'ont point encore ébranlées les épreuves du monde; il fallait une délicatesse de style qui répondît à la pureté des naïves imaginations auxquelles on voulait parler; il fallait, enfin, que la mère, après avoir lu le journal, pût le remettre à sa fille, confiante dans l'impression qu'il pourrait lui laisser, et satisfaite d'y avoir trouvé des délassemens sans futilité, et de l'instruction sans sécheresse.

La partie agréable du *Journal des Demoiselles* n'est pas moins recommandable par son choix, qu'étonnante pour la modicité du prix de cette publication. Gravures, modèles de tapisserie, dessins,

musique, etc., ont déjà accompagné les premières livraisons; et le quadrille de Tolbecque, qui vient de paraître, peut faire apprécier le soin avec lequel les éditeurs s'attachent les noms les plus en réputation dans tous les genres.

## JOURNAL DES DEMOISELLES,

Paraissant le 15 de chaque mois,  
Avec une gravure, un dessin ou un modèle  
d'ouvrage de femme.

Prix de l'abonnement : 6 francs par an ;  
1 fr. 50 c. en sus p<sup>r</sup> les dép<sup>s</sup>, et 3 fr. p<sup>r</sup> l'étranger.

### Mars. — Deuxième Numéro.

Le Thé. par M<sup>me</sup> FOUQUEAU DE PUSSY. —  
Revue Littéraire, par M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.  
— LE TASSE : *Jérusalem délivrée*, fragment  
italien, M. PIRANESI. — Le Œuf-Gras, par  
P. L. JACOB, *bibliophile*. — L'Arabe et le Persan;  
par M. HENRY MARTIN. — L'Intimité dangereuse,  
par M<sup>me</sup> CORALY THIERY. — Ma Sœur et le Vieux  
Chien, par M. EUGÈNE SUE. — Stances à ma Fille,  
par M<sup>me</sup> PERRIER. — Revue des Théâtres, par  
M. DE LAFOREST. — Salon de 1833, par  
M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC. — Marguerites en  
plumes, par M<sup>me</sup> J. J. — Le Thé. — Ephémérides.  
— Mosaïque.

### Avril. — Troisième Numéro.

Du Son de la Voix, par M. P. OLLION. —  
Revue Littéraire, par M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.  
De l'Asie, ou Considérations religieuses, philoso-  
phiques et littéraires, par M<sup>me</sup> V. de C. — Samuel  
Johnson, fragment anglais, par M<sup>me</sup> E. K. — La  
Vallée de Carat, ou le Mal du pays, par  
M<sup>me</sup> AIMÉE HARELLE. — De l'Amour fraternel,  
par M<sup>me</sup> ÉLISE VOIART. — Une Apparition, par  
M<sup>me</sup> FOUQUEAU DE PUSSY. — L'Avarice et  
l'Envie, conte, par M. VICTOR HUGO. — Long-  
champ. — Revue des Théâtres, par M. DE LA-  
FOREST. — Salon de 1833, par M<sup>me</sup> ALIDA DE  
SAVIGNAC. — Essuie-Plumes, par M<sup>me</sup> J. J. —  
Ephémérides, — Mosaïque.

On ne souscrit pas pour moins d'une année.

### ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du Journal, boulevard des Italiens,  
n° 2 L, et chez tous les Libraires et Directeurs  
des postes de France et de l'Etranger.

A ce Numéro est jointe la planche 967.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Etranger, 10 fr.  
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez  
tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



# Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. près le passage de l'Opéra.  
*Modes de Long-champs.*

Chapeau en paille de riz, des M<sup>rs</sup> de M<sup>lle</sup> Angelle et C<sup>ie</sup> rue de Choiseul N<sup>o</sup>. 15.  
 Robe en gris de Naples garnie de tresse à jour en basmanterie de nouvelle invention de  
 Douze rue St. Germain L'ancêtre N<sup>o</sup>. 33.

M<sup>rs</sup>. J. and J. Fuller. 34. Bathurst Place à Londres.

Ayuntamiento de Madrid



N  
000

A  
chap

O  
costu  
Bois  
rure  
cevo  
vati  
étoff  
aujo  
les  
les s  
des t  
se re  
beau  
robe  
mant  
orné  
rines  
d'un  
déjà  
—  
soiré